

## Le Festival international du court métrage de Montréal

Mario Cloutier

---

Number 172, May–June 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49853ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Cloutier, M. (1994). Le Festival international du court métrage de Montréal. *Séquences*, (172), 9–10.

avec autant de précision minimaliste et un sens inné pour la création de sens. Et son montage demeure en tout temps un plaisir pour l'esprit.

Il y eut peu de films de longue durée au festival. Sans doute un reflet de la conjoncture économique actuelle qui marginalise le cinéma alternatif. En recevant son prix pour **Trouble**, le long métrage qu'elle a réalisé à Berlin, la Canadienne expatriée Penelope Buitenhuis a pourtant passé la remarque que le problème n'en est pas un de production. Telle agence ou tel palier de gouvernement s'avère toujours prêt à financer le cinéma engagé. Le problème provient de la distribution. Une fois fait, les films ne sont guère montrés. Grandeur et bassesses de nos industries étatisées et/ou bureaucratisées, et ironie de leur pouvoir ! Reste le circuit des festivals. C'est ici du moins que les courts et moyens métrages demeurent le mieux appréciés.

Dans le lot, relevons **Peach (Sweet and Subversive)**, un petit bijou néo-zélandais tourné en 35 mm, qui avait déjà fait l'ouverture du *Festival Gai et Lesbienne*; **Aux voleurs !** de la Québécoise Ghyslaine Côté, oublié dans le catalogue (!) mais déjà primé pour son scénario au *Festival international du court métrage de Montréal*, édition 1993; la production américaine **Satya: A Prayer for the Enemy**, de la vidéaste Ellen Bruno, d'ailleurs nommée meilleure documentariste

pour «le courage, la sensibilité exceptionnelle et la force de conviction qui émanent de cette rencontre avec les moniales tibétaines»; et **Just Desserts**, retenu pour «l'audace et la fantaisie» dans le traitement de son sujet: l'éveil de la sexualité féminine, que la réalisatrice australienne Monica Pellizari compare à l'appréciation de différents plats culinaires. **Just Desserts** a aussi remporté un prix pour sa photo, riche et sensuelle, et parfois ingénieusement conçue en *split-screen* par Jane Castle.

Chaque festival connaît un instant de grâce, un grand moment d'émotion. Nul doute qu'il revient ici à la Montréalaise Suzanne Cloutier, sortie de sa demi-retraite, après une carrière internationale, pour venir nous présenter la nouvelle copie d'**Othello**, l'adaptation à la fois expressionniste et onirique qu'a tournée Orson Welles de la pièce de Shakespeare, et dans laquelle elle tient le rôle de Desdemone. Soit dit en passant, on pouvait déjà se procurer cette version restaurée sur VHS et vidéodisque mais de la voir sur grand écran demeure un plaisir aussi indescriptible qu'indispensable. Certains trouveront sans doute ironique qu'un homme soit à l'origine du plus beau moment de cette 8e édition du *Festival Silence elles tournent*, mais j'espère que toutes les occasions sont encore bonnes pour voir un chef-d'oeuvre. Merci mille fois aux organisatrices.

Johanne Larue

## LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU COURT MÉTRAGE DE MONTRÉAL

Un film est un film. Qu'il soit court ou long, qu'il dure cinq minutes ou deux heures, qu'il existe sur support vidéo, 16 ou 35mm. Tous les films ont un début et une fin et entre les deux, une vision du monde à nous faire partager. Les courts métrages forment un genre en soi et peuvent, autant que les longs, contenir toute la pensée de leur auteur. Le court métrage c'est le dernier bastion du

cinéma d'auteur, puisque celui-ci assume bien souvent tous les postes clefs d'un tournage: de scénariste à producteur, en passant par réalisateur et directeur photo.

Célébrant le travail de plus de cent auteurs, le deuxième Festival international du court métrage de Montréal a remporté, encore une fois cette année, un succès public qui démontre bien l'intérêt des cinéphiles envers une forme de



cinéma quasi totalement absente des écrans commerciaux. Plus de 6 000 spectateurs ont assisté cette année aux 30 programmes qui comportaient 168 films provenant de 26 pays.

Une des heureuses initiatives du Festival était d'offrir cette année un prix qui assure au réalisateur d'un court métrage une sortie sur grand écran. Gagnant du prix MusiquePlus, le film **État de grâce** de Daniel Guibault sera donc projeté dans cinq salles commerciales. Cette description sensible d'une amitié féminine met en vedette Pascale Bussièrès et Johanne-Marie Tremblay.

Le Festival a permis de constater aussi la grande qualité technique des courts métrages produits, tant ici qu'ailleurs dans le monde. En outre, près de la moitié des films étaient en format 35 mm. C'est le cas du gagnant de la compétition internationale, le documentaire polonais **À 89mm de l'Europe**. En noir et blanc, ce court métrage symbolique montre éloquemment les différences qui séparent toujours l'Europe de l'est de celle de l'ouest. Ce que réussit également le grand documentariste hollandais, Johan Van Der Keuken, en plongeant dans l'enfer de Sarajevo. Son film **Sarajevo Film Festival Film** a récolté une mention du jury. Trois autres documentaires de cette section présentaient aussi de belles qualités humaines: **Portrait of Boy with Dog**, une coproduction russo-américaine, **Racines**, d'Iran et **Léon, portrait**, de France.

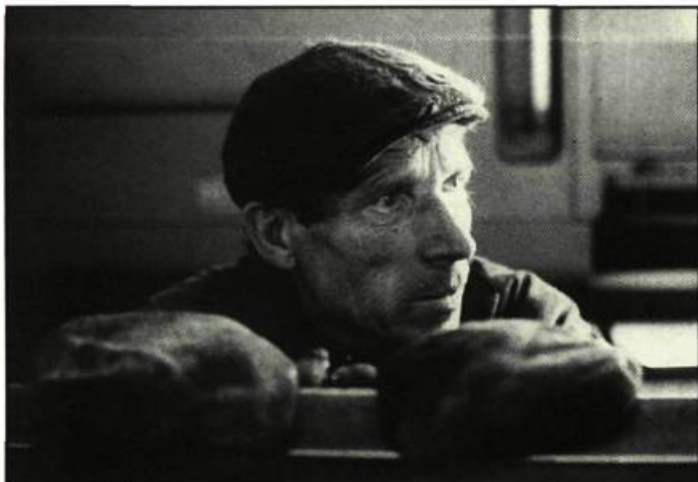
Le jury a également, et fort justement devrions-nous ajouter, récompensé la très rare audace et l'irrévérence du Français Jean-Baptiste Huber pour son film **Viejo pascuero**. Dans ce très court métrage de trois minutes, un gamin des bidonvilles de Santiago au Chili écrit une lettre au Père Noël pour se plaindre des cadeaux qu'il lui a offerts. Le garçon traite le vieil homme de tous les noms au gré des images hilarantes. Par le rire, le cinéaste passe en douce un message qui dénonce les inégalités sociales.

D'autres excellents courts métrages méritent aussi d'être soulignés tels que **Shadow Boxing**, **L'intrus**, **Just Desserts** et **Ten Seconds After**. Pour sa part, le film **Émilie Muller** nous aura permis d'apprécier le talent d'une jeune actrice française qui devrait faire sa marque, Véronika Varga. Comme l'an dernier, le Festival présentait encore des courts métrages de cinéastes reconnus comme Doillon, Fassbinder, Kaurismaki et Carax.

Autre preuve de la qualité des courts de cette année, onze mentions ont été attribuées par les divers jurys dans les trois sections du Festival. En animation seulement, six films sur dix-sept ont retenu l'attention des jurés. La compétition semblait particulièrement animée de ce côté, en présence notamment du récipiendaire de l'Oscar pour le meilleur film du genre en 1993, **The Wrong Trousers**, du Britannique Nick Park.

Du côté québécois, les grands honneurs sont revenus au film de Paul Thinel, **Second Souffle**. Dans cette excursion de pêche de quatre collègues de travail, le cinéaste démontre sa maîtrise du sujet, des dialogues et de la direction d'acteurs, dont notamment l'ineffable Robert Gravel. Ironiquement, une partie de cette récompense comprend la postproduction du prochain film du cinéaste, fournie par l'Aide au cinéma indépendant de l'O.N.F. L'aura-t-il ou ne l'aura-t-il pas?...





À 89mm de l'Europe de Marcel Lozinski

Une mention spéciale a été accordée au film d'Alain Lacroix, **La Malédiction**, qui raconte une anecdote drolatique sur le Titanic. Le jury a également souligné les qualités du très beau **Ave Verum Corpus** de Louise-Marie Beauchamp et d'Alain Desrochers pour la direction photo; **Repas compris** pour le scénario grinçant de Mario Bolduc; tandis qu'**Un cirque sur le fleuve** de Bruno Boulianne recevait le prix du meilleur film universitaire, deux mois après avoir été déclaré meilleur espoir aux derniers Rendez-vous. Les films québécois primés par le Festival du court métrage tranchent nettement avec l'ensemble de la production, mais il faut se demander si cinq prix et une mention ce n'est pas trop quand on considère qu'il n'y avait que vingt-trois films en lice!

Mentionnons également la victoire ex æquo de deux films du Cégep de Saint-Jérôme dans la compétition collégiale. Autre ironie, il semble que l'enseignement du cinéma soit menacé dans cette institution. Le sujet faisait d'ailleurs l'objet d'un colloque fort intéressant qui a démontré que le septième art peut et doit s'enseigner, mais pas nécessairement au sein d'une école contestée comme celle de l'INIS (le futur Institut National de l'Image et du Son). Les débats auront permis d'entrevoir les alternatives existant déjà aux États-Unis, en Europe et ici-même.

En bref, une deuxième édition réussie pour le directeur du Festival, Bernard Boulad, et sa valeureuse équipe. On se permettra toutefois de souhaiter pour l'an prochain plus de ponctualité dans les séances, moins d'ombres de techniciens sur l'écran et, on peut bien rêver, plus d'audace de la part des jeunes cinéastes. Ce n'est pas la qualité technique des oeuvres qui est remise en cause ici, mais bien leur volonté de sortir un tant soit peu du moule de la sacrosainte fiction. «Des films tracts, affiches, pamphlets, graffitis», comme disait Pierre Falardeau. Un peu moins beaux, mais un peu plus audacieux...

Mario Cloutier

## 13<sup>e</sup> FESTIVAL DU DESSIN ANIMÉ ET DU FILM D'ANIMATION DE BRUXELLES

C'est au pays de Joseph Plateau, le «grand-père du cinéma» et théoricien du phénomène de la persistance rétinienne, que nous avons suivi la treizième édition de l'important festival du dessin animé et du film d'animation de Bruxelles.

L'édition nonante-quatre a démontré la vitalité de cet événement qui a pu se permettre cette année onze jours de projections (9 en 92 et 10 en 93), la présence de nombreux invités dont

Geoff Campbell d'Industrial Light & Magic ainsi que la présentation en quasi-simultanéité du colloque du film par image de synthèse de Monte-Carlo (Festival Imagina). Et pour coiffer le tout, le comité de sélection — de l'aveu même des organisateurs — a eu cette année le «luxe» de pouvoir faire un choix parmi les productions belges plutôt que, comme par le passé, d'être obligé de tout montrer afin d'en arriver à bâtir un programme d'une heure. L'animation, donc, se porte bien, preuves à l'appui.

Dans le volet dessin animé, les cinéphiles (le mot n'est pas gratuit, le public bruxellois est particulièrement exigeant et n'hésite pas à signifier son plaisir ou son mécontentement) ont pu apprécier une très riche sélection internationale de courts métrages dévoilant les dernières créations d'animateurs à découvrir ou déjà établis (Hoedeman, Lord, Svankmajer, Back...). Dans bien des cas, le volet dessin animé a magistralement prouvé que, malgré l'intérêt grandissant pour l'image de synthèse, le bon vieux crayon, le fusain, la pâte à modeler et l'animation image par image sont encore les ingrédients privilégiés (et économiques) pour de formidables envolées poétiques, oniriques, métaphoriques et parfois cyniques. Ainsi, **I Love You Too** (Josko, Marussic, Croatie), animation de dessins minimalistes sur cellulose, joue sur un cynisme grinçant, alors qu'un tout simple mot d'amour d'un homme à sa femme est constamment interrompu par le bombardement de leur maison. Une minute a suffi pour tout dire.

L'économie de temps n'est pas la qualité première de **Food** (République tchèque). Le grand animateur Jan Svankmajer a eu besoin de dix-sept minutes (peut-être quelques-unes de trop) pour émettre sa thèse sur la société de consommation. Sa violente dénonciation est toutefois sans équivoque. Faisant habilement interagir images réelles animées par pixillation et modèles en pâte à modeler, le réalisateur crée une illustration saisissante et

provocante de l'humanité à l'ère de la surconsommation.

L'animateur canadien Co Hoedeman avec **L'Ours renifleur**, s'attaque à un autre problème de consommation, celui de la drogue. Le film anime, grâce à l'ordinateur et à des éléments coupés dans le carton, des animaux de la faune arctique qui tentent de sauver un ours souffrant d'accoutumance aux vapeurs d'essence. Nous passerons sous silence l'animation pas toujours parfaite et le récit un peu mince pour célébrer plutôt l'excellence du travail effectué sur la bande son et la lumière.

De Nouvelle-Zélande provient **The Nightwatchman** (Joe Wylie), inquiétante fiction sur les manipulations génétiques du gardien de nuit d'une usine de fabrication d'insecticides. Le style naïf du dessin de Wylie contraste avec les dangers bien réels qu'il évoque.

**Britannia** (Joanna Quinn, Grande-Bretagne) est une parabole particulièrement sévère du passé impérialiste de la Grande-Bretagne. Le redoutable chien Britannia, que Quinn anime et transforme par dessins sur papier, devient à la fois cannibale, vampire et... caniche dans les bras de sa maîtresse, à l'heure du thé. Pour bien ancrer son film entre colère et humour, la réalisatrice emprunte à Chaplin l'image du globe terrestre pris comme ballon de plage.

Aussi de Grande-Bretagne, le festival a proposé **The Stain** (Marjut Rimminen, Christine Roche). Inspiré d'un fait réel — le suicide de jumeaux octogénaires — le film déploie, avec une extraordinaire maîtrise, différentes techniques d'animation afin d'illustrer une terrible fable sur fond d'inceste.

Encore et toujours de Grande-Bretagne, **The Kings of Siam** (Ged Hanney) est une troublante évocation de la vie de frères siamois qui, dans un cirque, font rire les foules. Mais hors-scène l'un et l'autre entretiennent leurs propres rêves et maudissent leur existence. Ces deux derniers films britanniques, tant par leur technique que par leurs thèmes,